

L'Apocalypse selon Günther

Compagnie Protéo
Création 2020



Interprétée par Camille Candelier, Camille Dupond, Edmond Lameutte,
Jacob Vouters et Michael Wiame

Écrite par Louise Wailly et Thomas Jodarewski, avec des extraits de Günther Anders

Mise en scène et conception par Louise Wailly
Mise en lumière par Brice Nougues et en Musique par Loïc LeFoll
Scénographie par Modeste Richard et Louise Wailly
Production et Diffusion par Thomas Jodarewski

Introduction

« *Nous pouvons devenir atrocement coupables en n'étant que de simples rouages.* »
« *Tout moyen est davantage qu'un moyen.* »

Günther Anders, 1902-1992
Philosophe de l'Apocalypse

6 Août 1945. Les pilotes de l'Enola Gay se réveillent, boivent un café, enfilent leur uniforme, se rendent au briefing d'avant mission récupérer leur feuille de vol. 2H45 : vent faible, ciel dégagé, les conditions sont optimales, le B29 Enola Gay décolle. 5H31 plus tard, le missile est engagé. Après 43 secondes de chute libre, « Little Boy » explose à 580 m au-dessus d'Hiroshima. Opération réussie. Retour à la base. Rien à signaler.



Pendant ce temps, la famille Anderson déguste ses pancakes devant la télévision. Il est 18h32 : confortablement installés dans leur quotidien, papa, maman et les deux enfants Anderson assistent à l'explosion. 19h17 : le repas n'a plus la même saveur, les images perturbent le déroulement du fameux dimanche après-midi en famille.

L'Apocalypse selon Günther est le jugement d'un monde confortable et insouciant, en proie à l'apocalypse. C'est une recherche inspirée des textes du philosophe Günther Anders pour un théâtre de corps, cruel, étrange et drôle.

20H48 : le spectateur se demande ce qu'il fera de son propre reflet.

Note d'intention

Pour que subsiste un monde

La vérité exagérée de Günther le semeur de panique

« La grande affaire de notre époque, c'est de faire comme si on ne le voyait pas (le danger), comme si on ne l'entendait pas, de continuer à vivre comme s'il n'existait pas : nos contemporains semblent s'être jurés de ne pas le mentionner. Il est bien sûr impossible de se contenter de simplement décrire un tel objet. Si un objet reste par essence minimisé ou refoulé, il faut alors pour l'exposer - et ainsi faire apparaître la vérité qui est en lui - remédier à cette indétermination en exagérant d'autant plus ses contours qu'ils sont d'ordinaire « estompés ». Nous ne sommes pas encore à l'époque heureuse où nous pourrions enfin nous dispenser d'être outranciers et d'exagérer : nous ne sommes pas encore à l'époque de la sobriété. »

« Quant au sérieux du clown, il n'est ni animal ni cynique ; il est plein d'une tristesse qui, en reflétant le triste sort des hommes, rapproche leurs cœurs et, ce faisant, les allège. Ce n'est pas un hasard si aucun personnage de notre siècle n'a suscité autant de sympathie que le misérable personnage de Chaplin à ses débuts. La farce semble être devenue le dernier refuge de l'amour de l'homme, la dernière consolation de ceux que leur tristesse rend complices. Elle est tout ce qui pousse sur les terres désespérément arides de l'absurdité. Elle prouve que le réconfort des hommes est plus important que la signification de leurs actes, et que ce n'est pas le métaphysicien qui peut avoir le dernier mot, mais seulement l'ami de l'homme. »

L'obsolescence de l'homme, 1956.

La Morosophie

C'est la lecture des textes du philosophe Günther Anders qui a fait naître en moi le besoin de créer un spectacle sinon sur, mais à partir d'Hiroshima. L'« évènement » qu'a été le largage de la bombe atomique sur cette ville constitue un effrayant miroir pour parler de l'Humanité. Celle-ci étant toujours le sujet du Théâtre.

Il s'agit donc de faire de la philosophie avec du théâtre. Un théâtre philosophique sur :

- _Tous les Hommes sont mortels
- _Tous les Hommes peuvent être tués.
- _L'Humanité dans sa totalité peut être tuée.

Le « ton » de Günther Anders et sa vision totale du monde offrent la possibilité d'un théâtre HÉNAURME, drôle, cruel, grotesque et éminemment actuel. Son rapport au monde est comme cela. Ce qui me permet de créer un théâtre politique jubilatoire et que j'appellerais « morosophique ». Il s'agit d'écrire une pièce qui suscite des émotions fortes, tout en stimulant l'esprit critique du spectateur et en le poussant à réfléchir et « penser l'Homme ».

Les « morosophes » sont des sages-fous qui apportent aux grandes questions des réponses aberrantes et révèlent ainsi une vérité de bon sens. C'est ici la manière dont je m'approprie le terme. Je crée pour ce spectacle des personnages si profondément humains qu'ils sont irrévérencieux, et oscillent entre poétique et ridicule. En mélangeant des genres, en réalisant des associations symboliques, le spectacle prend une dimension parfois surréaliste qui touche les âmes et accorde les cœurs.

Un coupable sans faute

« Vous avez eu le malheur d'avoir éteint 200 000 vies. Où trouverait-on la puissance de souffrance correspondant à 200 000 vies éteintes ? Comment se repentir d'avoir tué 200 000 êtres humains ? Vous en êtes incapable, nous le sommes, tout le monde en est incapable ! »

Correspondance entre Günther Anders et Claude Eatherly, 1954

Depuis Hiroshima, des milliers de travailleurs ont sans problèmes moraux et quotidiennement doté l'Humanité de quoi « sur-tuer » trente-deux fois la population mondiale.

Ce qui a déterminé mon cheminement c'est l'exemple de Claude Eatherly, un homme comme n'importe lequel d'entre nous. Un homme qui pourrait tout aussi bien être une femme. Claude Eatherly s'est rongé de culpabilité alors qu'il était un homme « simplement » dévoué à son travail. Comme a pu le revendiquer Eichmann, celui qui menait les hommes à la solution finale à Auschwitz.

C'est cette attitude qui mena Hannah Arendt vers le concept plus connu, d' « effroyable banalité du mal » et que Günther Anders reprend, d'une certaine façon à son compte. Là où l'Amérique a fait de Claude Eatherly un héros, lui-même a cherché à être condamné. Se jugeant coupable de ne pas avoir fait machine arrière, hanté par les images de la bombe et par le souvenir d'une ville réduite à son ombre en l'espace de quelques secondes, il n'a pu se résoudre à être « l'homme qui n'a fait que son travail ». En tout cas c'est ce qu'il prétendit quelques temps. C'est alors que la société américaine en a fait un déséquilibré et le surnomma « le pilote fou d'Hiroshima ».

Lors d'un internement de ce dernier en hôpital psychiatrique, Günther Anders, le philosophe qui pensa L'Obsolescence de l'Homme, a débuté une correspondance avec ce soldat chargé de la mission « Little boy ». J'ai d'abord envisagé de raconter cette histoire avant de découvrir qu'Eatherly était une sorte d'imposteur.. Il n'en demeure pas moins que le concept d'« innocent-coupable » d'Anders s'applique à lui comme aux acteurs du Projet Manhattan qui fabriquèrent la bombe. Nous nous concentrerons sur eux.

Nous avons présenté une première étape de travail de trente minutes en mai 2017 au Théâtre Massenet, qui a été très encourageante. Le but était de « goûter » les réactions du public, et d'échanger avec lui. Cela n'a fait que m'encourager à monter ce spectacle qui est une nouvelle étape dans mon travail de création. C'est une juste continuité après *Une certaine dose de tendresse ou La conquête inachevée des Amériques* et pour cela j'ai choisi de travailler avec la même équipe. Dans celui-ci, je rejoue l'histoire des indiens du Mexique vue par eux-mêmes. Cette création est venue confirmer l'axe principal de mon travail : réaliser un théâtre actuel, instructif, exigeant où la direction du jeu d'acteur est primordiale pour « comprendre ce à quoi il joue ». Où le travail avec la lumière vient convoquer une étrangeté. Où l'on mobilise l'inconscient : les cauchemars et les fantasmes.

Comment dans le monde technocratique nous est-il devenu possible d'être à la fois assassin et victime ? Voilà ce à quoi nous allons chercher à répondre dans la création de ce spectacle. Il sera question de l'Humanité, de notre quotidien et de sa marche dans l'Histoire.

Louise Wailly

Révéler l'irrationnel atomique

« Une révolution scientifique »
Le Monde

« Une prodigieuse conquête de la science »
L'Humanité

Le spectacle pour lequel la presse est en émoi ce 9 août 1945 fut interprété par les pilotes de l'Enola Gay sur une mise en scène du physicien Robert Oppenheimer. La première se joua devant 200 000 personnes rassemblées dans la ville d'Hiroshima, au Japon. La représentation fut éblouissante. L'accueil... ardent.

Il ne fait plus aucun doute pour les historiens que les bombardements atomiques d'Hiroshima et Nagasaki n'avaient aucune justification militaire. L'Empire japonais était exsangue, les conditions de sa reddition en cours de négociation.

Le « Projet Manhattan » – le projet atomique secret des États-Unis débuté en 1942 – reste la plus grande entreprise industrielle, scientifique et managériale de l'histoire. 500 000 personnes y ont contribué, parquées dans des bases militaires, sans même connaître la finalité de leur job. Seuls le Président des États-Unis, quelques hauts gradés, une poignée d'industriels et des scientifiques étaient dans la confiance. Pourquoi donc ont-ils décidé de vitrifier deux villes japonaises de moyenne importance à ce moment de la guerre ?

Pour les industriels, il s'agissait d'une sorte de retour sur investissement. Pour le chef de l'État, une justification en acte de la débauche d'argent public qu'a nécessité ce programme qui reste le plus cher de l'histoire. Pour les militaires, faire la preuve, face aux Soviétiques, du contrôle de l'arme ultime. Enfin, les chimistes et physiciens avaient besoin de vérifier in vivo leur théorie. Plutôt qu'un essai démonstratif en zone désertique, Oppenheimer défendit « l'emploi militaire direct » de la bombe. La petite mécanique était en quelque sorte inarrêtable.

Comment des criminels de labos comme ceux du Projet Manhattan, des scientifiques, des esprits rationnels, ont-ils pu mettre leur science au service de cette « folie » ? Les collègues d'Oppenheimer ne lui attribuaient-ils pas une « sorte de ferveur mystique » dans la justification de la Bombe ?

Günther Anders toujours, considère que la bombe atomique met à défaut nos capacités humaines d'entendement et de considération. De son élaboration jusqu'à son explosion, ce déchaînement d'énergie est indicible puisqu'imperceptible. On ne peut se le représenter. Il en conclut qu'il faut à l'Humanité déployer des capacités d'imagination inédites pour ne serait-ce qu'entrevoir ce qu'elle produit elle-même.

Je suis journaliste et l'auteur de plusieurs enquêtes journalistiques sur la technoscience (notamment *L'Enfer vert*, 2013 – *Morts à 100% : post-scriptum*, 2017 – *Au nord de l'économie*, 2018). Aussi, je dois constater que le phénomène technique, dont l'Atome est le meilleur révélateur, est devenu civilisation. Il modèlè nos corps, nos modes de vie, nos sociétés et leurs imaginaires. Après avoir contribué aux prémices de ce spectacle en 2017, il m'importe de continuer le geste pour que les approches documentaires et artistiques se fécondent mutuellement, révèlent l'irrationnel qui se cache dans la science, la bouffonnerie chez les scientifiques.

Thomas Jodarewski

De la beauté Et de la démesure



**Nous sommes les seigneurs de l'Apocalypse. Nous sommes l'infini.
Günther Anders**

Günther Anders use de l'exagération et du grotesque pour faire reconnaître la vérité. Ses écrits entendent « présenter de façon outrancière des objets dont l'importance est parfois minimisée. » Nous le prendrons ici à la lettre.

L'Apocalypse selon Günther sera construite en trois tableaux. Nous créerons une progression dramatique qui partira d'un monde paisible, celui du confort d'une famille de la *middle-class* américaine travaillant pour une usine d'armement, à celui, rude et apocalyptique, de la guerre nucléaire. Tout en faisant apparaître que ces deux mondes font partie d'un même système, qu'ils ont même besoin l'un de l'autre.

Ci-dessous vous trouverez les horizons vers lesquels nous écrivons et répéterons.

Louise Wailly

PREMIER TABLEAU

« Divisée par mille, la saleté est plus propre. »

Un intérieur sobre : un canapé, un lustre vintage, une table à repasser et un bac à vêtements. C'est un huis-clos muet où le corps prend en charge le récit du quotidien de la famille. Puis sa découverte du champignon d'Hiroshima devant la télévision. C'est un jeu d'attitudes et de postures qui rend universelle la condition des personnages. Il est question de montrer le statut de chacun d'entre eux au sein du foyer dans un traitement qu'on pourrait qualifier de « burlesque ».



Second tableau Qui veut une part de cake ?

Après la découverte de la catastrophe à la télévision, l'ensemble des éléments scénographiques est renversé par les acteurs dans un lyrisme construit et méticuleux. Ce renversement révèle la dimension eschatologique du monde, désormais branché directement à une information mondiale servie quotidiennement sur le plateau-repas des fervents travailleurs américains.

C'est la jeune fille qui va se montrer la seule vraiment concernée par la tragédie. Face à elle, des personnages grotesques excusent et justifient le largage de la bombe avec des propos de surface. C'est un chaos d'idées où la dérision et le ridicule amènent un rire salvateur pour gagner de la distance avec le sujet et ainsi tenter de le regarder « objectivement ».

Extrait du second tableau

(Ecriture en cours)

Ci-après :

- F : La jeune fille - M : La mère - P : Le père - G : Le garçon

F : Maman, c'est quoi cette bombe atomique ?

Silence. Entre le père.

F : Maman, c'est quoi cette bombe atomique ?

Silence.

F : Maman, comment on fait les cadavres ?

M : Demande à ton père.

F : Parce qu'il en sait plus que nous ?

P : On a gagné.

Entre le fils.

F : On a gagné quoi ?

M : La guerre.

G : On a gagné la paix.

F : J'ai un problème de morale.

M : Tu n'as pas le moral ma chérie ? Prends une part de cake.

F : On était en guerre contre les Japonais ?

P : Oui, enfin pas tous.

G : Tu connais un Japonais ?

M : Ils étaient prêts à mourir pour leur pays, c'était des fascistes. Tu ne voulais pas qu'on gagne contre les fascistes ?

F : On a tué n'importe qui.

P : On ? On ? On ? On n'a rien fait nous.

F : Cette apocalypse c'est notre œuvre ; nous ne savons pas ce que nous faisons. Nous ne le savons vraiment pas, même ceux qui ont décidé de l'apocalypse ne le savent pas ; elle réfléchit et prend le temps de mesurer ce qu'elle dit car « eux » aussi sont « nous », car « eux » aussi n'ont aucune compétence.

M : Si on est compétents nous. On sait ce qui est bien et ce qui est mal.

G : Il y a un siècle on ne connaissait pas l'atome. Maintenant on le maîtrise.

F : Je ne vois pas qui, quand il s'agit de l'avenir du monde, pourrait être compétent.

P : Tu arrêtes maintenant. Madame la physique. Tu arrêtes. Y en a marre, y en a marre, y en a marre !

G : Marre !

M : On passait un bon moment et maintenant tu nous le gâches.

P : Tu nous fais chier à la fin.

G : Comme toujours.

F : De toute façon on va tous mourir.

P : Ta gueule !

F : Primo : cette affaire nous regarde pour la bonne raison que nous pourrions en être les victimes ; secundo : la prétention de certaines personnes qui entendent monopoliser un domaine comme étant de leur compétence est injustifiée puisqu'en tant qu'êtres humains nous sommes tous incompetents. Ce serait sottise de croire...

P : J'en ai ras le bol. J'en ai ras le bol. J'en ai ras le bol. Fais quelque chose. J'en ai ras le bol. J'en ai ras le bol. J'en ai ras le bol !

M : Je m'en occupe. Chérie... ?

P : Allez on va faire des crêpes !

Troisième tableau

Le Procès

La famille s'apprête à jouer le procès de la jeune fille, ses soucis moraux voire son antipatriotisme, quand débarque Günther Anders, philosophe de l'Apocalypse. Il va mettre en scène la famille qui, bon gré mal gré, se prête au jeu. Ensemble ils vont jouer au Tribunal pénal international qui ne s'est jamais réuni au sujet d'éventuels crimes de guerre causés par les bombardements atomiques. Le procès sera celui de quatre figures symboliques du Projet Manhattan : Harry Truman, vice-président des Etats-Unies, Robert Oppenheimer, directeur scientifique, Leslie Groves, directeur militaire, et Louis Hempelmann, médecin chef. La justice y est délirante et enlevée. Ils vont jouer une idée : l'innocence-coupable. Ces quatre figures idéal-typiques du Projet Manhattan ne sont-elles que des rouages déresponsabilisés d'une vaste machine qui les dépasse ou des acteurs responsables de leurs actes ? La mise en scène du procès laissera le soin au spectateur de délibérer par lui-même.

« Comment se repentir d'avoir tué 200 000 êtres humains ? Où trouverait-on la puissance de souffrance correspondant à 200 000 vies éteintes ? Vous en êtes incapables, nous le sommes, tout le monde en est incapable ! Quel que soit l'effort que vous fassiez, votre douleur et votre repentir ne seront jamais à la mesure de ce fait. (...) La mécanisation a eu pour effet de faire de nous des « coupables innocents ».

Pour les besoins du procès, la procureure, jouée par la jeune fille, convoquera des témoins et des documents d'archives joués par les autres membres de la famille : Pierre et Marie Curie, mais aussi des publicités d'époque vantant les bienfaits médicaux du radium, tels qu'ils étaient vendus dans le commerce. Oppenheimer et Groves seront ensuite rejoints par le médecin Hempelman et un cobaye à qui ils injecteront une dose d'uranium, ainsi que cela s'est pratiqué dans les laboratoires du Projet Manhattan.



Extrait du troisième tableau

F : Oppie, je vois que vous avez vous-même repoussé l'idée d'un tir de démonstration, dans le désert, qui aurait effrayé les Japonais tout en sauvegardant des vies humaines. Pourquoi ne pas avoir opté pour la dissuasion ?

G : La destruction qui s'abat sur un désert, c'est zéro ! Rien ! Des cacahuètes !

F : Quel entrain, M. Oppie.

Anders : Ça correspond au personnage...

G : Nous avons monté ce qu'on appelait un « Comité de cible » dans lequel nous décidions de frapper une ville suffisamment grande pour pouvoir évaluer précisément la puissance de destruction de notre nouvelle arme.

F : Une expérience in vivo, si l'on peut dire.

M : In vivo, in vivo... vu ce qu'il en reste...

A : Martha...

G : Une expérience scientifique grandeur nature. Et un acte géopolitique ! Il nous fallait maximiser l'effet sur les Japonais mais aussi sur le reste du monde. Il nous fallait comme... irradier d'une terreur psychologique profonde toutes les nations du globe.

F : Vous vouliez frapper les esprits, ai-je bien compris ?

G : Nous avons d'abord choisi de bombarder l'ancienne capitale, Kyoto, une ville intellectuelle. Les habitants auraient été à même d'apprécier notre nouvelle arme et de répandre leur effroi.

F : Et pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

G : Et bien, nous nous sommes rabattus sur Hiroshima qui avait une géographie intéressante. Au milieu de la ville vous avez le fleuve, comme ça, qui serpente au fond de la vallée. Et autour, des collines, qui permettent d'augmenter l'effet de souffle et donc les dégâts de l'explosion, comme ça. Et puis Hiroshima avait l'avantage d'être encore massivement bâtie en bois, et non en béton, elle était moins résistante aux flammes.

F : En somme ce fut un acte de guerre tout autant militaire que psychologique, c'est bien ça ? Il s'agissait de faire le plus de morts et de dégâts possibles pour faire en sorte que ceux-ci soient clairement attribuables à la puissance de la nouvelle arme. Vous confirmez, M. Truman ?

M : La guerre c'est la guerre, madame. Les Russes étaient aux portes du Japon, je vous le rappelle, prêts à débarquer. En quelque sorte, avec cette nouvelle arme, nous avons quelque peu... elle cherche ses mots réagencé les termes du débat avec nos alliés russes.

A : Ré-a-gen-cer les termes du débat... Bel euphémisme...

M : C'est comme un jeu d'échec, Madame,

F : Tout à l'heure c'était du base-ball, avant ça il s'agissait d'une cathédrale, je suis un peu perdue je ne vous le cache pas, mais éclairez-nous...

M : Un jeu d'échec, mais avec une couronne qui change de tête au cours du jeu, passant de celle des nazis à celle des Japonais puis des Russes. Si l'on considère la bombe comme la reine, que les pions japonais tombent un à un, il reste le cavalier russe qui passe par la Mandchourie avant de sauter sur le Japon.

A : Déréalisation par la métaphore, c'est intéressant...

M : Et si l'on est plus fort, l'on gagne, et si l'on gagne, tout le monde est satisfait de la victoire qui vient fouetter le cœur des Américains qui sont heureux d'être vainqueurs...

G : Et de revenir à la maison avec la coupe !

A : On nage désormais en pleine tautologie, c'est intéressant.

F : Comptez-vous passer en revue toutes les figures de style, M. Anders ?

A : Non, mais cette tautologie est tout de même bigrement signifiante. Les moyens de la puissance sont devenues des fins... Ainsi, ce ne sont plus les fins qui justifient les moyens, mais l'inverse, ce sont désormais les moyens qui justifient les fins.

Quatrième tableau

La parole aux derniers hommes

Depuis le Mémorial pour la paix d'Hiroshima



Le propos de cette dernière scène est tout-à-fait inédit en France : l'adhésion des survivants de la bombe aux bienfaits supposés de la société nucléaire. Cette histoire est d'ailleurs très mal connue au Japon même. Elle fut en quelque sorte « déterrée » par des historiens à la suite de la catastrophe de Fukushima. Nous-mêmes l'avons rencontrée en faisant nos recherches aux archives du Mémorial pour la Paix d'Hiroshima, et par nos rencontres avec des survivants et des associations pacifistes locales.

La question que nous poserons est la suivante : comment un pays qui a subi deux bombardements atomiques s'est-il à ce point nucléarisé ? La réponse se trouve dans une grande opération de communication organisée par les États-Unis et soutenue par les élites locales au début des années 1950 (gouvernement, Université et Mairie d'Hiroshima, Mémorial pour la paix, et le *Chūgoku Shinbun*, le quotidien local). Les États-Unis proposent d'abord à la ville d'Hiroshima d'y construire la première centrale nucléaire du Japon. « Le fait qu'Hiroshima devienne la première ville dotée de l'énergie nucléaire reconfortera les âmes des morts. Je pense que les citoyens eux-mêmes aimeraient voir la mort remplacée par la vie », proclame le maire de la Ville. Les associations de survivants se lèvent contre cette annonce. Le projet de centrale est finalement enterré.

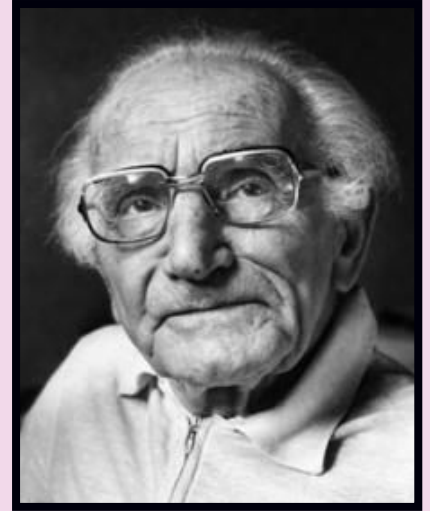
En 1953, le président Eisenhower prononce un discours célèbre intitulé « *Atoms for peace* » ; il s'agit de se tourner résolument vers l'avenir, à la fois pour oublier le drame des bombardements, mais aussi vanter les mérites d'une utilisation pacifique et industrielle de l'atome. Une grande exposition parcourt le Japon à partir de 1954 qui présente les effets supposés bénéfiques de l'atome civil, imposant un imaginaire de progrès : voyages dans l'espace, robots, médecine, agriculture, etc. L'exposition doit passer par Hiroshima. Les associations d'*hibakushas*, les survivants, protestent d'abord contre cette opération. Mais l'imaginaire de confort matériel et de progrès sera si fort qu'elles adhéreront finalement à ce projet. Voilà ce que dit le président du Mémorial pour la paix à l'inauguration de l'exposition « *Atoms for peace* » dans son musée :

« Jusqu'à présent, l'exposition ne portait que sur les souffrances [apportées par la bombe], mais je suis vraiment ravi qu'avec la coopération du plus grand nombre nous puissions faire une exposition au niveau mondial sur les avantages de l'énergie nucléaire. »

La quatrième scène sera globalement muette et se déroulera au Japon, aux abords du Mémorial. Des discours que nous avons archivés exposeront l'utilisation pacifique de l'atome. La scène, et donc le spectacle, se termineront avec le millionième visiteur de l'expo qui reçut en cadeau un téléviseur de la part du Musée. La pièce se terminera au Japon comme elle a commencé aux États-Unis : devant la télé.

Le noyau de la création

Günther Anders est un penseur, journaliste et essayiste allemand, né en 1902 à Breslau et mort en 1992. Ancien élève de Husserl et Heidegger et premier époux de Hannah Arendt, il est connu pour être un critique de la technologie important et un auteur pionnier du mouvement anti-nucléaire. Le principal sujet de ses écrits fut sur la destruction de l'humanité.



Günther Anders a traité du statut de philosophe, de la Shoah, de la menace nucléaire et de l'impact des médias de masse sur notre rapport au monde, jusqu'à vouloir être considéré comme un « semeur de panique » : selon lui, « la tâche morale la plus importante aujourd'hui consiste à faire comprendre aux hommes qu'ils doivent s'inquiéter et qu'ils doivent ouvertement proclamer leur peur légitime ».



Louise Wailly est comédienne et metteuse en scène. Elle se forme à l'École Lassaad, un enseignement de Jacques Lecoq après un court passage au Conservatoire Régional de Lille. Elle traverse différentes formations avec Cédric Paga (Ludor Citrik), Mario Gonzalès, Guillaume Bailliart, Ariane Mnouchkine, Gabriel Chamé...

Louise crée la Compagnie Protéo pour développer son travail d'écriture et son univers théâtral. Elle œuvre pour un théâtre puissant, bouffonesque et politique. Son premier spectacle *Carmen Carmen*, une fresque sur les violences conjugales est repérée par la DRAC Nord-Pas-de-Calais. Ce qui lui permet d'intégrer le dispositif « Pas à Pas » en partenariat avec l'Hippodrome de Douai. A la suite duquel elle crée en 2016 *Une certaine dose de tendresse ou La conquête inachevée des Amériques*, sur l'histoire de l'insurrection zapatiste à partir de sa propre histoire aux côtés des communautés indiennes du sud du Mexique. En 2017, elle met en scène « Suite pour une porte et un soupir », un solo de jonglage diabolo burlesque et truculent.

En parallèle, Louise joue dans diverses compagnies des Hauts-de-France parmi lesquelles le théâtre de l'Ordinaire, le Théâtre de la Licorne, la compagnie Joker, le théâtre de l'Aventure, Vaguement compétitifs... Elle donne régulièrement des stages de Théâtre autour de sa recherche sur l'art bouffonesque, la peinture et l'écriture de plateau. Louise est intervenante auprès des élèves du Centre Régional des Arts du cirque de Lomme.

Thomas Jodarewski est journaliste et est l'auteur de plusieurs enquêtes journalistiques sur la technoscience (notamment *L'Enfer vert*, 2013 – *Morts à 100% : post-scriptum*, 2017 – *Au nord de l'économie*, 2018). Il contribue à la création « Une certaine dose de tendresse ou La conquête inachevée des Amériques » en apportant des références et en intervenant dans le travail d'écriture de Louise. Il anime la revue « Hors-Sol » et travaille au sein de l'association « Pour la suppression des pollutions industrielles » dans les Hauts-de-France. Il accompagnera Louise dans sa démarche en apportant un regard sur l'Histoire du nucléaire et en contribuant à l'écriture « à la table ».



La Compagnie protéo

Le coeur

Protée nous vient de la mythologie grecque. Il est ce « Vieillard de la mer » qui possède le don de se métamorphoser et de lire dans l'avenir. Il est donc un visionnaire qui peut prendre les formes les plus diverses. La langue française lui doit le mot « protéiforme ». Protéo en est une variation personnelle.



La compagnie Protéo naît au printemps 2012 sous l'impulsion de Louise Wailly. Elle défend un théâtre physique, fou et sage, délirant et sérieux, à l'image de Protée. Depuis son premier spectacle *Carmen Carmen* en 2014, elle a développé un langage qui se situe toujours sur un fil entre le rire et le tragique pour convoquer l'absurdité du réel.

La compagnie Protéo crée ses partitions tantôt en écrivant « à la table », tantôt en improvisant avec les acteurs. Son jeu emprunte à tous les styles, à tous les savoir-faire, mais avec comme principale matière le corps des acteurs. Protéo propose une vision de notre monde que l'on appelle et revendique comme « morosophique ». Les morosophes étaient sous l'Antiquité des sages-fous qui révélaient au monde des vérités aberrantes. Comme nous le faisons avec la bombe atomique, la colonisation des Amériques, et bientôt les guerres de religion.

Carmen Carmen évoquait en 2014 les violences conjugales et le viol au sein du couple. Avec *Une certaine dose de tendresse ou la conquête inachevée des Amériques* en 2016, nous traversons l'Histoire avec ceux qui n'ont pas la parole, rendant hommage à la résistance indienne zapatiste. Ce spectacle est né de la rencontre de Louise Wailly avec des communautés indiennes du sud du Mexique.

La compagnie s'est ensuite confrontée à la question de la Technique avec *Suite pour une porte et un soupir*, en mars 2017, un solo de jonglage diabolo coproduit par le Cirque de Lomme, en jouant avec les limites du spectacle lui-même.

Depuis 2017, la compagnie Protéo appuie ses réflexions sur le Progrès à travers la bombe atomique et la société nucléaire, avec *L'Apocalypse selon Günther*. Günther Anders est un philosophe autrichien du XX^e siècle, connu comme un pionnier du mouvement anti-nucléaire. Sa pensée traite des capacités d'auto-destruction de l'Humanité et de l'impossibilité de l'imaginer. Louise Wailly et Thomas Jodarewski, co-auteurs de *L'Apocalypse selon Günther*, se sont rendus au Japon en février 2019 pour approfondir cette « enquête » sur l'Histoire du nucléaire, la puissance matérielle autant que subjective de l'Atome, ses répercussions sur l'Humanité passée et celle qui vivra avec demain.

Enfin, Protéo souhaiterait porter son regard sur les guerres de religion en Europe au XVI^e siècle à travers la biographie et l'œuvre de Rabelais. Le grotesque et la satire seront une nouvelle fois convoqués. Plus prochainement, Louise Wailly va travailler sur un seul en scène autour du thème de la dépression et du suicide, qui connaît une hausse significative au XXI^e ème siècle, en co-conception avec Hans Limon.

Si ces sujets sont lourds, ils sont néanmoins abordés dans des jeux truculents et poétiques qui forment des tableaux vivants démentiels. La compagnie s'inspire des forces inconscientes et les utilise : les rêves, les projections mentales, les peurs, les fantasmes. En cela, c'est une amie du Surréalisme – en tant qu'elle révèle le surréalisme déjà-là de notre société moderne. Depuis sa création, la compagnie Protéo a également une vocation de transmission. Pour cela, la compagnie a mené de nombreux ateliers et stages dans la métropole lilloise, au Centre régional des arts du cirque de Lomme, au théâtre Massenet mais aussi au sein du collège Marie Curie d'Arras dans le cadre d'un partenariat avec la DRAC.



CONTACTS



compagnieproteo@gmail.com

**Diffusion et production / Thomas JODAREWSKI :
06 38 10 87 62**

**Ecriture et mise en scène / Louise WAILLY :
06 06 77 78 24**

**Compagnie Protéo
L'Apocalypse selon Günther
Novembre 2019**